

Michel Butor

Le Génie du lieu (1958)

107

dans Œuvres complètes de Michel Butor (sous la direction de

Mireille Calle Gribu)
V, le Génie du
lieu 1, La
Différence, 2006.

Un matin, à cinq heures, nous avons pris la barque que nous avions retenue la veille, menée par un garçon de treize à quatorze ans au père de qui nous avons payé en tout, pour la journée entière cinq piastres, c'est-à-dire cinquante francs, et nous sommes allés sur la rive des morts.

Cette fois, nous n'avons pas pris pour pénétrer dans ce long ravin sinueux parmi les rocs éblouissants qui aboutit à la vallée des rois, ce cirque se creusant dans la montagne en forme de pyramide,

cette montagne interprétée comme une pyramide naturelle, des siècles et des siècles après que les premières avaient été dressées par les hommes,

ce monument funéraire construit par les dieux pour les souverains dont on savait alors depuis longtemps qu'ils étaient leurs frères, et qui s'efforçaient de le bien rappeler en érigeant la suite de leurs temples funéraires en bas, face au fleuve, nous n'avons pas pris ces étranges calèches noires, traînées de chevaux maigres, dont les organisations de tourisme préparent pour leurs groupes de longues files,

mais nous avons trouvé un ânier qui nous a accompagnés pendant tout notre périple.

Nous avons vu quelques-unes des sépultures royales dont l'accès est le plus difficile, notamment celle de Thoutmosis III avec sa grande salle ovale où le gardien nous éclairait de sa lampe à acétylène les illustrations si vivement schématisées du *Livre de ce qu'il y a dans l'Hadès*, courant tout au long des murs,

puis nous avons visité quelques-unes des autres cent tombes numérotées, nous sommes allés sur les terrasses de Deir el-Bahari, nous avons dû déjeuner au *rest-house* près du Ramesseum avec les provisions que nous avions emportées, dormir...

Je ne sais plus très bien l'ordre, tout cela s'est un peu brouillé, a un peu basculé l'un sur et dans l'autre...

Mais il y a le soir une scène en laquelle s'est résumé pour moi tout mon itinéraire égyptien, en laquelle symboliquement se sont résolues toutes ces difficultés que j'avais fait lever fourmillantes à chaque pas nouveau, et qui a été comme la réponse de l'Égypte, comme son acquiescement fondamental à l'interrogation si vive que je m'étais mis à lui adresser.

Comme nous venions de quitter la nécropole de Deir el-Medineh, sur le sentier, un paysan égyptien, grand, avec une longue robe bleue presque noire très bien tenue et un petit turban blanc, nous a arrêtés, nous a salués, moi spécialement, avec un air de grande joie.

Je ne comprenais absolument pas ce qu'il me disait, ce qu'il me voulait, la raison de son attitude, lorsque soudain j'ai reconnu parmi ses paroles ces quatre syllabes : *André-Lebon*.

C'était le nom du bateau que j'avais pris à Marseille, sept mois plus tôt, avec un autre camarade qui n'était pas là, qui avait abouti dans une autre ville d'Égypte que moi, un bateau qui n'appartenait pas régulièrement à la ligne d'Alexandrie, mais remplaçait pour cette fois le *Champollion* en réparation,

un bateau dont la cale avait été aménagée pour servir au transport de troupes vers l'Indochine, des lits de toile tendus les uns au-dessus des autres tout autour du grand trou carré que traversait une longue échelle, recouvert d'une grande bâche la nuit ou pendant la pluie,

et hébergeait cette fois-là les passagers de quatrième classe dont nous faisons partie.

On nous avait distribué au départ à chacun une vieille assiette de métal, un couvert, et un quart, que l'on cachait soigneusement pour les retrouver au prochain repas, que l'on ne retrouvait pas toujours, si bien que l'on s'en appropriait d'autres traînant ici et là,

passagers qui n'avions pas droit au service si bien qu'il fallait pour deux d'entre nous, volontaires ou désignés, nous avait-on dit, aller chercher à la cuisine le pain, le vin, les gamelles de soupe et de nourriture (c'était toujours mon camarade et moi, dès que sonnait l'heure, parce que nous voulions absolument manger chaud), que nous tenions en équilibre en descendant les degrés de l'échelle, mais souvent sans assez d'adresse pour empêcher, les jours de vent, des débordements qui tombaient sur la table en dessous faisant des flaques étouffées.

Quatre jours ainsi nous avions vécu dans cette espèce de sauvagerie, au milieu des vomissements, dans cette soute à plèbe, dans cette fosse sur les bords de laquelle parfois des dames venaient se pencher, mon camarade philosophe et moi, un jeune Libanais qui venait de terminer son engagement dans la Légion étrangère et qui allait s'installer comme coiffeur à Beyrouth, de riches étudiants caïrotes qui avaient passé leurs vacances à Paris où ils avaient claqué un peu trop d'argent, divers individus de profession douteuse, l'équipe égyptienne d'athlétisme, sauf son numéro un qui ayant décroché une récompense avait droit à un billet de première classe, revenant de je ne sais quel championnat,

qui avait donné au grand complet une démonstration de ses talents devant tout le navire sous la présidence du capitaine, l'internède plaisant étant fourni par un contorsionniste qui était en même temps prix de beauté, Monsieur Égypte ou quelque chose comme ça, qui lui aussi revenait d'une compétition, avec sa femme, la seule femme dans cette cale,

et, dans un lit non loin du mien (il y en avait beaucoup d'inoccupés, mais seule une partie des lampes fonctionnait), souriant, un paysan de Haute-Égypte, qui ne savait pas un seul mot de français, le seul qui ne fût pas en costume européen, mais habillé d'une longue robe bleue presque noire, très bien tenue, coiffé d'une calotte de feutre entourée d'un turban blanc très propre, et cela, nous avions réussi à le comprendre, parce qu'il était le domestique d'un monsieur qui travaillait à Louqor et qui l'avait emmené à Paris avec lui pendant ses vacances d'été, un monsieur qui revenait, lui, en deuxième classe, là-haut, avec sa femme et ses enfants,

à Paris qui l'avait émerveillé et d'où il avait rapporté dans sa valise un talisman qu'il ne consentait à montrer, avec quelles précautions, qu'à ceux qu'il estimait capables de s'en enchanter comme lui :

un stéréoscope avec une dizaine de vues : l'Opéra, l'Arc de triomphe, etc., ce paysan que je reconnaissais enfin dans le sentier, près du cimetière de Deir el-Medineh dont son patron, absent pour l'instant, dirigeait les fouilles.

Alors nous sommes descendus de nos ânes ; nous sommes entrés dans le petit village, dans sa maison de terre, dans sa chambre meublée seulement d'un grand lit de cuivre extravagant apporté sûrement à Louqor, il y a plusieurs dizaines d'années, pour un des grands hôtels de l'autre rive.

Puis, comme nous avions terminé de boire le thé à la menthe brûlant qu'avait apporté l'une de ces femmes rieuses dans l'embrasure, il est allé chercher ce stéréoscope qui pour moi aussi entre temps était devenu talisman.

Ainsi, après nous être gorgés, saoulés toute une journée de lumière et d'Antiquité, dans l'ombre fraîche de cette chambre, de par l'amitié de cet homme avec qui nous ne pouvions pour ainsi dire pas parler, que je n'aurais jamais imaginé revoir, que je n'aurais certainement pas reconnu s'il ne m'avait reconnu lui,

nous avons pu contempler, ravis, plus étonnés et plus comblés encore que le jour de l'unique pluie véritable à Minieh,

ces rues qui nous avaient été si familières, mais s'étaient tellement éloignées de nous au cours de notre séjour, les Champs-Élysées et surtout cette place de la Concorde avec l'obélisque au milieu dont nous savions bien autrefois, dont nous avions bien entendu dire qu'il était un obélisque de Louqor, formule dont nous ne commencions qu'à présent à percevoir le sens et les implications.

Et je savais bien que cette entente si sûre et si pure entre nous mais qui restait muette, pour qu'elle pût passer sur le plan du langage, pour qu'elle pût se développer en conversation véritable, il aurait fallu que déjà se fût constitué au niveau de ce langage une organisation à laquelle nous aurions pu nous référer, sur laquelle nous aurions pu tabler,

une organisation satisfaisante pour nous deux de ces divers lieux et moments que l'instant présent contractait.

Longtemps nous sommes restés à boire cette fraîcheur qui coulait des images, puis l'un de mes camarades nous a rappelé que nous avions dit à notre batelier que nous serions de retour avant le coucher du Soleil.

Or le Soleil était déjà très bas, accélérant sa chute.

Nous sommes remontés sur nos ânes, projetant de longues ombres devant nous au milieu de l'air rouge, comme les pylônes du temple funéraire de Ramsès III à notre droite, comme les colosses de Memnon à notre gauche, et je me sentais extraordinairement heureux parce que, oui, quelque chose du monde s'était dévoilé pour moi, confusément, mais dans une certitude absolue qui ne m'abandonnerait jamais, cette légère souffrance que je ressentais entre les vertèbres, cette fatigue qui soudain m'envahissait, en étant comme le garant.

La nuit était tombée depuis longtemps lorsque nous sommes parvenus à la rive. Notre batelier se plaignait.

Quand retournerai-je en Égypte ?

[FIN]